

*Christine Jacquet-Pfau*

CY Cergy Paris Université (France)<sup>1</sup>

 <https://orcid.org/0000-0001-5269-5455>  
ch.jacquet-pfau@orange.fr

## Que dit la créativité lexicale de la crise de Covid-19 ? Le cas du français

### What does lexical creativity have to say about the Covid-19 pandemic? The case of French

**Abstract:** The COVID-19 pandemic, with its medical, economic and social implications, provides a unique opportunity to investigate the endless creativity it gave rise to in all areas, including language, showing just how society can cope with a crisis situation unprecedented in its duration and seriousness. The analysis carried out in this paper shows what lexical resources French provided to put into words a situation which utterly transformed behaviour and social norms. Certain typical keywords have been selected for analysis from the latest edition of a general language reference dictionary, *Le Petit Larousse illustré 2022*, including neologisms of meaning (*confinement*), neologisms of form (*quatorzaine*), direct or indirect loans and equivalents proposed (COVID-19, *distanciation sociale*...). There are no playful occasionalisms to speak of in the dictionary corpus. The impact of the crisis situation on the reception of loanwords from English is also evaluated.

**Keywords:** COVID-19, lexicon, pandemic, crisis, neology, lexical creativity, loanwords

131

Les situations de crise, on le sait, entraînent toujours des changements importants, tant individuels que collectifs, et sont marquées par des « événements linguistiques », pour reprendre les termes de Steuckardt (2008) pour caractériser les emprunts. On pourrait évoquer la crise sociale et politique de Mai 68, la pandémie de sida apparue en juin 1981 ou, récemment, le mouvement des Gilets jaunes. La langue nous donne un témoignage précieux de ces tranches d'histoire, notamment à travers les

<sup>1</sup> CY Cergy Paris Université (France), Laboratoire « Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires » (LT2D), Bd du Port, 95011 Cergy-Pontoise Cedex.

néologismes, que leur durée de vie fût brève ou durable. La crise, sanitaire, économique, sociale, provoquée par la pandémie de Covid-19 permet d'observer une créativité inépuisable dans de nombreux domaines. La créativité linguistique et plus particulièrement lexicale, qui nous intéresse ici, témoigne de l'adaptation de la société à une situation inédite tant par sa gravité que par l'incertitude qui la caractérise et par sa durée<sup>2</sup>. Les mutations sanitaires, sociales, économiques, politiques et humanitaires, temporaires ou durables, qu'elle ne cesse d'engendrer mettent en lumière une explosion de créativité linguistique, qui correspond à un bouleversement profond et rapide de nos habitudes :

Selon la sémiologue Mariette Darrigrand, cela s'explique par le caractère historique de la période :

Lors d'une crise, nous avons plus que d'habitude besoin de créer des termes capables de donner du sens à ce qui se passe. C'est d'autant plus vrai avec celle que nous traversons puisque, par rapport à 2008, la crise est généralisée et multidimensionnelle. L'ampleur du renouveau est telle que nous vivons un changement de paradigme, c'est-à-dire de grammaire, de modèle langagier, avec un vrai effort de vocabulaire. (Laura Alavoine, « Coronavirus : "cluster", "tracking"... L'anglais s'est-il imposé dans la langue pendant la crise ? » (*La Croix*, 19/08/2020)

132

Avant d'aborder quelques caractéristiques de cette crise à travers le lexique auquel elle a donné lieu, situons-la plus généralement dans son contexte sanitaire et politique. Alors que l'épidémie s'étendait de manière inquiétante, le président de la République française, Emmanuel Macron, contraint de prendre des mesures sanitaires sans précédent, dès sa première intervention télévisée le 16 mars 2020 – veille du 17 mars qui a marqué le début d'un confinement d'une durée de « quinze jours au moins » (voir notamment *Le Monde* du 1/03/2020) – a placé la pandémie dans un contexte martial, martelant à six reprises : « Nous sommes en guerre ». Ces propos ont permis à d'autres de s'exprimer sur la portée et le sens que l'on pouvait conférer à cette situation inédite pour nous, comme le fit l'écrivain japonais Haruki Murakami :

Certains hommes politiques disent que la bataille contre le coronavirus est une guerre. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne métaphore [...]. Ce n'est pas un combat entre le bien et le mal, un conflit entre ennemis, je pense que c'est plus un test de notre capacité à coopérer, nous entraider, nous unir. Ce n'est pas une confrontation

<sup>2</sup> Les premiers cas ont été connus en France fin janvier 2020. Au moment de la publication de ce volume, si la pandémie ne fait plus systématiquement la une des informations, elle n'en constitue pas moins l'une des préoccupations récurrentes, en France, à travers le pass sanitaire et les débats concernant la vaccination (généralisation aux plus jeunes, troisième dose pour les personnes de plus de 65 ans et les plus fragiles...) et dans le monde là où les indicateurs sont source d'inquiétude.

de pouvoir pour s'entretuer, c'est une bataille pour continuer à vivre. L'hostilité et la haine n'y ont pas leur place. Je ne veux pas que l'on compare cela à une guerre. [...] Il serait bien de garder dans la nouvelle vie d'après ce qu'il y avait de bon dans la vie au temps du corona. Du fait de cette période d'abstinence, de restrictions, j'ai l'impression qu'on comprend ce qui peut disparaître de nos vies sans que ça nous dérange trop. C'est une sorte d'immense expérience sociale à l'échelle mondiale. Les résultats de cette expérience se diffuseront progressivement dans la société. Bons ou mauvais. Il est bien de réfléchir à ce qu'étaient nos vies jusqu'à présent. En revanche, ce qui m'effraie, c'est un risque de repli sur soi à plusieurs niveaux, sur sa région ou sur son pays, une fermeture. Ça, ça me fait peur. » (Karyn Nishimura, « Vu de Tokyo. Pour Haruki Murakami, la lutte contre le coronavirus "n'est pas une guerre" », *Libération*, 23/05/2020<sup>3</sup>)

Cet extrait évoque les sujets que reflètent les mots de la crise, parmi lesquels nous avons choisi les plus susceptibles *a priori* de devenir pérennes.

Le contexte pandémique inédit et inattendu – excepté de certains spécialistes – a entraîné des réactions imprévisibles, signes d'une force de résistance tout à fait surprenante se manifestant notamment à travers le langage. On aurait pu s'attendre, dans cette situation, à un repli sur soi-même, à l'intérieur de frontières individuelles ou nationales. Or nous avons constaté, en suivant les innombrables commentaires quotidiens, parfois « en boucle » sur la crise, que cela n'a guère été le cas. Contraints d'être enfermés dans des frontières géographiques (règle du kilomètre autour de son domicile, de la limitation des déplacements hors du département, interruption de la plupart des vols aériens, etc.), les Français ont repris ou inventé une langue qui les rapprochait, les aidait non seulement à comprendre une réalité difficile, mais aussi à la surmonter et même à en tirer un plaisir bienfaisant, par exemple à travers l'aspect ludique du langage. Revenir à ses sources, dire avec ses propres mots, communiquer dans une langue largement partagée se sont affirmés comme des moyens de faire face à la crise. La langue comme moyen de résistance et comme annonciatrice d'un autre mode de dire et de vivre, voici ce que nous souhaitons aborder ici à travers quelques exemples.

Cette analyse n'a aucune prétention à la moindre exhaustivité tant le corpus touche à différents domaines et s'enrichit au fil de la pandémie qui ne cesse de rebondir de vague en vague, la presse s'interrogeant en septembre 2021 sur le risque d'une cinquième vague alors même que la situation sanitaire n'a jamais été aussi favorable. Par ailleurs nous n'avons pas le recul nécessaire sur cette période qui nous permettrait de nous inscrire dans une diachronie que nous qualifierons de temporaire (vingt-et-un

<sup>3</sup> [https://www.liberation.fr/planete/2020/05/23/pour-haruki-murakami-la-lutte-contre-le-coronavirus-n'est-pas-une-guerre\\_1789224/](https://www.liberation.fr/planete/2020/05/23/pour-haruki-murakami-la-lutte-contre-le-coronavirus-n'est-pas-une-guerre_1789224/).

mois, de janvier 2020 à fin septembre 2021, date de la fin de l'observation du corpus pour cet article), très brève pour les derniers néologismes ou nouveaux (ré)emplois de mots existants.

## 1. La résistance par les mots

La résistance face au contexte anxiogène créé par la pandémie s'est en partie traduite par une résistance linguistique à l'accueil des anglicismes que nous connaissions en accéléré depuis quelques années : sentiment partagé de la souveraineté du pays, solidarité entre les Français, sans distinction d'appartenance sociale.

Avec la pandémie s'est immédiatement développé un remarquable dynamisme néologique, comme si trouver – redécouvrir ou inventer – des mots pour donner un sens à ce qui se passait était une question de survie. La pandémie, vécue collectivement, a suscité des mouvements de solidarité inédits, qui ont certainement impliqué la nécessité de recourir à une langue transparente, aussi bien pour les néologismes que pour la réutilisation de mots autochtones.

Il est sans doute prématuré de pouvoir relever tous les « mots-témoins » (au sens de Matoré 1953<sup>4</sup>) de la crise et d'en saisir la portée sociologique puisqu'il est aujourd'hui impossible, sans recul suffisant, d'identifier lesquels d'entre eux lui survivront. On pourrait toutefois intégrer parmi eux des mots particulièrement symboliques de la pandémie et qui disparaîtraient avec elle, mais une pandémie peut en cacher une autre qui ne pourrait faire table rase du stock lexical déjà constitué. Ces lexies aujourd'hui témoins de ce que nous vivons ont aussi ceci de particulier qu'elles sont apparues dans des domaines sociétaux (santé, travail, éducation, sécurité, loisirs, etc.) et des terminologies (médicales, juridiques, administratives, etc.) multiples ou encore dans des genres textuels très diversifiés (oral ou écrit, presse généraliste, presse spécialisée, blogs, etc. jusqu'à des échanges socialisés de balcon en balcon lors du premier confinement). Les ressources linguistiques mises en œuvre ont participé à ce foisonnement : néologismes, emprunts à l'anglais (relativement peu, comme nous l'évoquerons plus loin) mais aussi à des langues de spécialité (à celle du vocabulaire médical pour l'essentiel) et, de manière plus originale, résurgences de mots anciens voire désuets. Cela confirme, si be-

---

<sup>4</sup> Matoré propose une « lexicologie sociologique » où le vocabulaire explique les faits sociaux d'une période et qui permet, en dernier ressort, de reconstituer l'histoire.

soin était, qu'il est possible de traverser la crise et d'en renaître avec une vision de l'avenir renouvelée par cette expérience ou, pour le moins, avec des changements importants et irréversibles dans nos habitudes de vie, comme le montrent déjà le télétravail ou la télémédicine.

Des créations ludiques inépuisables, faisant le plus souvent intervenir un élément emprunté à l'anglais (*skypéro / skypéro, apérozoom / apéro-zoom, cyberapéro, coronapéro, coronabdos, serial testeur, lockdown partouze, corona parties, allocation corona, inspecteurs corona, vaxxie<sup>5</sup>, mocktail<sup>6</sup>, etc.*), n'ont cessé de fleurir pour « baptiser » des situations devenues rituelles ou des moments de détente, dédramatisant par le jeu avec les mots l'aspect anxiogène des situations les plus quotidiennes.

Le dictionnaire est un des moyens pour mesurer le degré d'intégration d'une lexie dans la langue usuelle. Aussi nous proposons-nous d'analyser quelques mots-témoins à travers le dictionnaire d'usage le plus utilisé, *Le Petit Larousse illustré 2022* (désormais *PLI 2022*), par ailleurs le plus ouvert en général aux néologismes les plus récents, afin de dresser un premier bilan de ce foisonnement lexical engendré par la pandémie de Covid-19. Parmi les 170 nouveaux entrants, de nombreux mots sont apparus ou ont été réactivés en lien avec la pandémie. Notons que nous avons là un phénomène tout à fait exceptionnel d'entrées très rapides dans un dictionnaire d'usage par rapport à une même thématique, qui montre notamment qu'à l'urgence sanitaire a correspondu une urgence linguistique.

## 2. Quelques mots témoins du contexte de résistance

Parmi les nouvelles entrées ou les ajouts de sens intégrés à la suite de la pandémie, nous avons choisi, faute de place, de nous arrêter sur quelques mots-témoins qui se sont déjà imposés, même si nous ne pouvons prédire quelle sera leur durée de vie puisqu'ils sont liés à un phénomène épidémiologique qui nous échappe aujourd'hui en grande partie, y compris aux scientifiques.

Parmi les mots-témoins, *confinement* est particulièrement symbolique. Se démarquant de nombreux pays européens (Allemagne, Italie, Pologne, République tchèque...) qui ont utilisé l'anglicisme *lockdown*, le français n'a connu, depuis qu'il en a été question, que *confinement*, hormis certains

<sup>5</sup> *Vaxxie* : mot-valise formé de *vaccine* (*vaccin* en angl.) et de *selfie*, désigne la photo d'une personne qui est fière d'offrir son bras pour être vaccinée contre le coronavirus.

<sup>6</sup> *Mocktail* : créé à partir du verbe anglais *mock* qui signifie « imiter » et de *cocktail*.

cas destinés précisément à mettre en valeur cette exception française (voir par exemple le titre de l'ouvrage de photographies de Fred Di Girolamo, *Paris Lockdown*, paru début juillet 2020 et sous-titré *100 photographies inédites de Paris pendant le confinement*, qui joue précisément sur l'opposition entre l'anglicisme et l'équivalent français).

Ce mot appartient, comme *cluster*, *jauge*, *masque*, *asymptomatique*, et beaucoup d'autres, au stock lexical existant mais a été utilisé pour parler de la crise par ajout d'un nouveau sens. Certains autres mots existants se sont chargés de connotations particulières en liaison avec le contexte discursif, tels *écouvillon* ou *comorbidité*. Mot autochtone, *confinement* a facilité la création de nouvelles lexies, parfaitement transparentes morphologiquement et sémantiquement, à partir de l'extension de sens qui, de précaution prise pour les déchets nucléaires, s'emploie depuis 2020 dans le sens de la « locution » **confinement sanitaire**<sup>7</sup>, dont la définition, entrée dans le *PLI* 2022, sans nommer directement le Covid-19, l'évoque mot pour mot. Parmi les nombreux dérivés ont été enregistrés dans le *PLI* 2022 : *déconfinement*, *déconfiner* (et la sous-entrée *se déconfiner*), *reconfinement*, *reconfiner* (et la sous-entrée *se reconfiner*), la définition ne faisant référence qu'au confinement sanitaire. La famille morphologique a très vite été enrichie, hors dictionnaires, par *ré-déconfinement*, *rereconfinement* / *re-reconfinement* / *re-re-confinement* (*Libération*, 25/01/2021), *reredéconfinement* (3 occurrences dans les archives de *Libération* le 30/09/2021) et les verbes correspondants, ainsi que par *autoconfinement*, *post-confinement*, *post-déconfinement*, *après-confinement*, *semi-confinement*, *inconfinable* (peu d'occurrences dans l'usage, notamment la presse, mais nous avons trouvé deux occurrences, l'une dans *Le Monde* du 20/03/2020, « Portraits d'«inconfinables» à Auch », et l'autre dans le titre d'un ouvrage de Julien Darmon<sup>8</sup>). Dans cette série il est évident que tous les dérivés et composés n'ont pas le même statut sociosémantique. Plus la dérivation est complexe et s'enrichit de préfixes, plus on peut percevoir une connotation ludique, voire critique. Cette série dérivationnelle traduit le statut d'un confinement qui ne cesse de se complexifier et de s'écartier d'une communication transparente avec les citoyens, comme le montre par exemple *reredéconfinement* que l'on trouve par dérision sur les blogs et réseaux sociaux. Par ailleurs, à la situation que l'on espère exceptionnelle, s'ajoute la compréhension immédiate de ces formations qui ne nécessite pas de les enregistrer dans un dictionnaire.

Parmi les lexies qui présentent, dans le *PLI* 2022, une extension de sens dans le contexte de la pandémie, mentionnons notamment **masque** ; *gestes*, *mesures barrières*, locutions ajoutées sous l'entrée **barrière** accompagnées d'un

<sup>7</sup> Les locutions sont, comme les entrées, indiquées en gras dans le *PLI*.

<sup>8</sup> Julien Damon, *Inconfinables ? Les sans-abri face au coronavirus*, Ed. de l'Aube, Fondation Jean-Jaurès, collection Monde en cours. La petite boîte à outils, 2020.

remaniement important de l'article ; **jauge**, avec l'ajout d'un quatrième sens : « Capacité d'accueil maximale [...] ; par ext. capacité maximale autorisée pour un rassemblement de personnes [...] qui peut être modulée en période épidémique. Restreindre la jauge à 500 personnes. ». Certaines lexies ont vu leur champ s'élargir : *aéroporté*, adjectif qui s'appliquait aux troupes militaires, a été étendu au virus (« Se dit d'une maladie infectieuse (rougeole ou grippe, par ex.), participant ainsi au vocabulaire de la guerre largement utilisé dans la première phase de la pandémie par le Président de la République, tandis que *manuporté* entrait dans le *PLI* 2022. Dernier exemple, *asymptomatique*, qui qualifiait avant la pandémie exclusivement une maladie, se dit dorénavant aussi d'une personne et s'est implanté dans le langage usuel alors qu'il était auparavant d'usage plus restreint, plus apparenté au lexique de la médecine.

Parmi les néologismes autochtones entrés dans le *PLI* 2022, *quatorzaine* est emblématique des interrogations que peut soulever la création lexicale en période de crise. Alors que *quarantaine*, dans le domaine médical, n'apparaît que sous la locution **mettre qqn en quarantaine** avec le sens de « l'exclure temporairement d'un groupe » :

**QUATORZAINES** n.f. (de *quatorze*, d'apr. *quarantaine*). Isolement de quatorze jours que doivent respecter une personne atteinte de COVID-19 et, éventuellement, les personnes ayant été en contact avec elle (*cas-contacts*). [encycl.<sup>9</sup>] En France, sa durée a été ramenée à sept jours pleins (*septaine*) en septembre 2020.

Cette notice introduit sous forme d'entrées cachées deux lexies, *cas-contact* et *septaine*, qui ne figurent pas dans la nomenclature principale (ni même, pour *cas-contacts*, sous l'entrée **cas**). La définition est par ailleurs exclusivement restreinte au contexte de la pandémie de COVID-19. Il est possible que les fluctuations qui ont entouré la durée du confinement en soient en partie la cause, mais nous préférons y voir un terme marqueur de la pandémie, sans préjuger de son étendue ultérieure. Dans ce cas ce dernier jouerait le rôle de repère lexicologique dans la description de nouvelles pathologies.

### 3. La résistance aux emprunts

L'enrichissement d'une langue se fait aussi par emprunts. Dans le vocabulaire lié à la pandémie, s'ils n'ont pas trouvé une place prépondérante, il est intéressant de dégager quatre schémas de leur réception en français.

<sup>9</sup> [encycl.] remplace ici le symbole utilisé dans le *PLI* pour indiquer la partie encyclopédique d'une notice.

Si, pour d'autres épidémies telles que la peste et le choléra, ce furent des dénominations issues du latin et du grec qui les désignèrent, pour la pandémie actuelle c'est un acronyme anglais qui s'est imposé comme référence terminologique internationale : *COVID-19*, dont on trouve différentes orthographies. Entré en 2021 dans *PLI 2022*, ce terme fait l'objet, dans le champ de l'entrée, d'une remarque associée au genre :

**COVID-19 ou Covid-19 [-vid] n.f. ou n.m.** (acronyme de l'angl. *coronavirus disease 2019*, maladie à coronavirus 2019). [SI l'Académie recommande de dire *la COVID-19*, l'emploi du mot au masc. est courant.] Maladie infectieuse très contagieuse causée par un coronavirus (le *SARS CoV-2* identifié en 2019) [...]

Le genre de l'acronyme a en effet suscité quelques débats en France. Bien que le masculin se soit immédiatement diffusé et imposé dans l'usage, l'Académie française, dans un avis daté du 7 mai 2020, a recommandé le féminin<sup>10</sup>. Dans sa rubrique « Dire, Ne pas dire », l'institution explique que :

On devrait [...] dire *la covid 19*, puisque le noyau est un équivalent du nom français féminin *maladie*. Pourquoi alors l'emploi si fréquent du masculin *le covid 19* ? Parce que, avant que cet acronyme ne se répande, on a surtout parlé *du corona virus*, groupe qui doit son genre, en raison des principes exposés plus haut, au nom masculin *virus*. Ensuite, par métonymie, on a donné à la maladie le genre de l'agent pathogène qui la provoque. Il n'en reste pas moins que l'emploi du féminin serait préférable et qu'il n'est peut-être pas trop tard pour redonner à cet acronyme le genre qui devrait être le sien.<sup>11</sup>

Cet acronyme a donné lieu à plusieurs dérivés, signe de son intégration dans la langue française comme lexie. On trouve cependant quelques emplois, dès mars 2020 d'après le *Wiktionnaire*, de *covidé* (« Macron covidé : le risque zéro n'existe pas », *Libération*, 17/12/2020, ou encore « Dictionnaire. 'Clusters', 'coronapiste', 'télétravail'... Le 'Petit Larousse' à son tour covidé », titre de *Libération* du 05/05/2021), néologisme dont Google fr<sup>12</sup> donne environ 63 500 occurrences toutes formes fléchies. Moins utilisés, on trouve également *covidisme*, *covidiste*, *covidéen* ou encore *covidiser* et *covidisation*<sup>13</sup>, *covidable*<sup>14</sup>. Ces dérivés néologiques sont absents du *PLI 2022*.

<sup>10</sup> Cet avis rejoignait celui de l'Office québécois de la langue française dans sa fiche terminologique publiée en mars de la même année.

<sup>11</sup> <https://www.academie-francaise.fr/le-covid-19-ou-la-covid-19>.

<sup>12</sup> Consulté le 29/09/2021.

<sup>13</sup> « Impact durable de la Covid-19 sur la structure de la société ou sur la vie personnelle d'un individu. » (*Wiktionnaire*, consulté le 30/09/2021)

<sup>14</sup> « Les premiers signes vont venir du tertiaire qui aura des clients voulant repenser leur bureau pour le rendre 'covidable'. » (<https://innocherche.com/trends-smartcity-v0-pour-le-trophee-innovation-innocherche/>)

Un des mots-témoins de la pandémie, calque de l'anglais *social distancing* – expression datant de la grippe espagnole – a suscité des débats linguistiques sur l'équivalent qu'il convenait de lui donner en français. Le mot *distanciation* apparaît en français au début des années 1960, à la suite de Bertold Brecht, comme critique de l'œuvre théâtrale. Puis le sens s'est élargi pour désigner le recul qu'on prend vis-à-vis d'une situation, avant que l'on assiste à une raréfaction de ses emplois. Il réapparaît en mars 2020 pour désigner l'imposition d'une distance minimale entre les individus pour éviter la contagion due au Covid-19 (un à deux mètres selon les pays). On parle dès le début de « distanciation spatiale » (terme employé par le Premier ministre dans sa première allocution sur le sujet), mettant l'accent sur l'aspect géographique et matériel tandis que la « distanciation sociale » insiste sur les liens des personnes entre elles, le second terme s'étant assez vite imposé sans faire disparaître le premier et son équivalent « distanciation physique ».

La distanciation, au sens qui a été donné à ce terme avec la pandémie à partir de 2020, témoigne de nouvelles normes sanitaires, certes, mais aussi sociétales. Cette évolution sémantique du terme doit être mise en perspective avec l'expression *gestes / mesures barrière(s)* (peu utilisé au singulier car il s'agit d'un dispositif général de prévention incluant essentiellement le lavage des mains, la distanciation et le port du masque<sup>15</sup>, trilogie phare de la période Covid). Si l'on peut aujourd'hui constater que la distanciation a établi une nouvelle relation à autrui, qu'en sera-t-il demain ? Nul ne peut le prévoir, mais il est certain que, mot-clé de la pandémie, elle nous aura individuellement imposé de prendre du recul, par rapport à soi et aux autres, nous enseignant que le contact tactile pouvait être une menace pour notre intégrité mais aussi le gage d'un regard plus profond sur l'autre. L'édition 2022 du PLI enregistre une nouvelle locution sous l'entrée **distanciation** :

[...] 2. Recul pris par rapport à un évènement. • **Distanciation physique ou sociale**, fait de garder une distance de sécurité (un mètre au minimum, selon l'OMS) entre personnes pour limiter le risque de contagion dans un contexte épidémique.

Dans l'usage, cédant à l'économie de la langue, on parle le plus souvent de « distanciation ».

Le terme *cluster* a un statut un peu particulier. Mot d'origine anglo-saxonne, il figure dans nos dictionnaires depuis longtemps. Emprunté par la biologie à l'astronomie (« regroupement d'étoiles... »), et bien

<sup>15</sup> Les dénominations ont évolué au fil des mesures prises pour lutter contre la pandémie : *masque alternatif*, *masque barrière*, *masque artisanal*, *masque grand public*, *masque écran...*, témoignant là encore de la volonté de rechercher le mot le plus juste pour s'adapter à la réalité et, dans une certaine mesure, en maîtriser l'évolution.

installé dans la langue, défini dans le *PLI 2022* comme un « foyer de contagion » dans le domaine médical, il a fait cependant l'objet d'une tentative de remplacement par une lexie complexe de formation autochtone, *foyer de contamination*, par le ministre des Solidarités et de la Santé Olivier Véran, lui-même neurologue hospitalier :

On va arrêter de parler de cluster parce que je crois que les gens ne comprennent pas quand on parle de cluster. Je comprends parfaitement et en plus c'est un anglicisme. (BFM [chaîne d'informations en continu], 03/03/2020)

*Cluster* étant parfaitement intégré dans le lexique français depuis 1965 d'après *Le Petit Robert* et plus court que la lexie composée, cette tentative semble ne pas avoir abouti, malgré les recommandations de l'Académie française :

Les dictionnaires bilingues indiquent que ce mot a, entre autres sens (parmi lesquels celui de « bouquet »), ceux d'« amas », d'« agglomérat », de « groupe », auxquels on pourrait adjoindre des synonymes comme « agrégat » ou « foyer ». On recommandera donc vivement l'usage de l'une ou l'autre de ces formes si l'on veut s'adresser à des francophones, plutôt qu'un terme étranger, forcément moins bien compris. (Site de l'Académie française, « Dire, ne pas dire », 02/04/2020)

140

Citons encore un autre emprunt à l'anglo-américain qui a donné lieu à un déploiement de créativité linguistique pour lui trouver un mot français, *click and collect*, emprunt qui a pris de l'ampleur dans l'usage lors de la fermeture de commerces « non-essentiels » pendant le confinement ou pour le retrait d'achats pour qui souhaitait réduire les risques de contamination. Le *PLI* ajoute à la nomenclature de son millésime 2022 deux entrées correspondant à ce néologisme, l'une en anglais, l'autre en français, bien qu'il soit notifié que l'anglicisme est à éviter, faisant référence à la recommandation publiée au *Journal officiel de la République française* du 08/05/2016 à la suite de la préconisation retenue dans le cadre du dispositif d'enrichissement de la langue française de faire usage d'utiliser *retrait en magasin* ou de son synonyme *cliqué-retiré*<sup>16</sup> :

**CLICK AND COLLECT** [...] n.m. inv. (mot angl.) [Anglic. déconseillé]. Service permettant à un client de commander un produit en ligne et de venir le retirer rapidement sur le point de vente. Recomm. off. **cliqué-retiré**.

**CLIQUE-RETIREDÉ** n.m. (pl. *cliqués-retirés*) [de cliquer et retirer]. Recomm. off. pour *click and collect*.

<sup>16</sup> Ce dispositif repose sur les travaux de Collèges d'experts, soumis à la Commission d'enrichissement de la langue française et validés par l'Académie française.

La définition figurant sous l'entrée **click and collect**, cette dernière est présentée comme celle qui correspond à l'usage.

Ce terme (orthographié aussi *click & collect*) a fait l'objet de plusieurs néologismes autochtones spontanés : *clique et collecte* (calque de l'anglais), *retrait en boutique*, *retrait en magasin*, *cliqué-retiré*, *clique et rapplique*, *service cliquer et ramasser*, *ramassage en magasin*, *retrait rapide*, *drive piéton* (déclinaison du *drive* avec voiture) ..., montrant encore combien les locuteurs ont usé de leur créativité pour s'approprier leur langue et l'adapter.

Certains emprunts ont une dimension sinon mondiale tout au moins européenne, qui a pu justifier leur introduction rapide dans un dictionnaire d'usage. Ainsi le terme *corona bond*, de l'anglais *coronavirus* et *bond* « obligation », est entré très rapidement dans *Le PLI 2022* pour désigner un ensemble de mesures permettant, « à la suite de la pandémie de Covid-19 », de rassembler des fonds au nom de toute la zone euro afin de relancer l'économie, sur le modèle des eurobonds de 2010, mot – remarquons-le – absent du *PLI*.

## 4. Des mots témoins de fractures

141

Une partie des formations autochtones néologiques témoignent des fractures provoquées ou justifiées par cette période. De nombreuses expressions composées avec des éléments autochtones qui indiquent l'antériorité ou la postériorité marquent la période Covid comme un repère temporel dans l'histoire de l'humanité, rappelant, par exemple, *Le Monde d'hier* que Stefan Zweig évoquait dans un roman éponyme (*Die Welt von Gestern, Erinnerungen eines Europäers*, 1943), décrivant l'univers de Vienne et de l'Europe avant la déclaration de la Première Guerre mondiale : *après-11 mai* (11 mai : date du début de la levée progressive du premier confinement), *après-pandémie*, *post-Covid* (avec ou sans majuscule), *post-confinement*, *après-confinement*, *post-déconfinement*, *post-corona*... Cette fracture temporelle est particulièrement illustrée par l'introduction, dans le *PLI 2022*, sous l'entrée **monde**, de la locution **le monde d'après** :

- **Le monde d'après**, la société nouvelle que les gens espèrent bâtir à la suite de la crise majeure due à la pandémie de Covid-19, en tirant les leçons du passé de manière à mettre fin aux dysfonctionnements du *monde d'avant*.

Mais cette fracture temporelle n'est pas la seule à être marquée linguistiquement. La société est aussi divisée entre les personnes qui acceptent

les décisions sanitaires (et politiques) et celles qui s'y opposent, créant ainsi deux camps – qui s'expriment par des manifestations hebdomadaires – les « pro », et les « anti » : *pro-vaccination, anti-pass sanitaire, anti-covid, antivaxinisme, antivaxosphère* (« La complosphère a phagocyté l'antivaxosphère en instrumentalisant le thème des vaccins, acquiesce l'historien spécialiste des mouvements antivax Laurent-Henri Vignaud [...] », *Libération*, 12/01/2021), *anti-masque*, qui s'ajoutent à des mots qui ne sont plus des néologismes, tel *anti-vaccin*. Entre les « pro » et les « anti » se trouvent les « sceptiques », face au virus et à la maladie : les *corona-sceptiques* et les *covidosceptiques*.

Ce parcours de quelques particularités de la créativité lexicale pendant la pandémie de Covid-19 est très succinct et partiel. Il faudrait encore, par exemple, l'enrichir par la comparaison des choix du *PLI* 2022 avec ceux du *Petit Robert* 2022 et du *Dictionnaire Hachette*. Pour ne mentionner qu'un exemple, *vaccinodrome*, apparu en 2009 au moment de la pandémie de grippe H1N1 et particulièrement cité depuis la campagne de vaccination en mars 2021, est cependant absent du *PLI* 2022, alors qu'il est entré dans *Le Petit Robert* 2022<sup>17</sup>.

Fracture également entre l'avant et l'après à travers des lexies anciennes dont on a ressuscité l'emploi en étendant et spécifiant le sens par un adjectif<sup>18</sup> :

1. Interdiction temporaire de sortir de chez soi à certaines heures (génér. la nuit)<sup>19</sup> notamm. en temps de guerre : *Décréter le couvre-feu*. 2. Anc. Signal qui indiquait l'heure de rentrer chez soi et d'éteindre les lumières. ■ **Couvre-feu sanitaire**, couvre-feu instauré afin de limiter la propagation d'une épidémie, dans le cadre de l'état d'urgence\* sanitaire.

ou en ressuscitant le mot, comme dans le cas de *bamboche*, terme noté dans le *PLI* « fam., vieilli », emprunté au XVII<sup>e</sup> à l'italien *bamboccio* (« poupée ») et qui désigne une « fête débridée », devenu un des termes les plus populaires à la suite de la phrase prononcée par le préfet de la région Centre-Val de Loire, Pierre Pouëssel, qui, interrogé sur un plateau de télévision à propos de l'instauration du couvre-feu, a déclaré : « On ne fait plus la fête. La bamboche, c'est terminé » (22/10/2020).

<sup>17</sup> « Centre de vaccination collective aménagé dans un vaste espace. *Gymnase transformé en vaccinodrome*. »

<sup>18</sup> L'adjectif *sanitaire* est largement utilisé dans un tel contexte : *crise sanitaire, mesures sanitaires, confinement sanitaire, pass sanitaire*, etc.

<sup>19</sup> La précision indiquée entre parenthèses a été ajoutée lors de la rédaction de l'édition 2022.



## Conclusion

L'analyse de la créativité lexicale permet d'observer, dans le contexte de pandémie de Covid-19, une « appropriation collective de la langue » (Cerquiglini 2021 : 2) qui s'est affirmée dans tous les domaines de la langue, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, avec une tendance marquée à l'effacement des frontières entre une langue de spécialité, notamment celle de la médecine, et la langue générale. Partageant collectivement une actualité quotidienne où la pandémie occupe une place prépondérante, les locuteurs sont soucieux de disposer d'outils linguistiques pour appréhender les réalités de la crise. La première réédition du *PLI* depuis le début de la pandémie en témoigne et révèle une créativité qui n'a pas hésité à faire appel aux ressources linguistiques autochtones, permettant ainsi de mieux partager collectivement, y compris avec les spécialistes, les manifestations et les effets de la crise, à travers ses solidarités ou ses fractures.

Les dictionnaires constituent un observatoire de l'usage et de la capacité que la langue a de s'adapter aux transformations sociétales et aux innovations liées au progrès. Mais entrer un nouveau mot, une nouvelle expression ou un nouveau sens dans un dictionnaire impose aux lexicographes de déterminer des critères pour en mesurer la possible pérennité. Ce qui semble alors intéressant, dans le cas des modifications apportées au millésime 2022 du *PLI* en raison de la pandémie de Covid-19, est la rapidité avec laquelle ont été introduits les changements, leur donnant ainsi un poids particulier et une actualité destinée à perdurer. L'exemple de la notice **coronapiste** :

143

**CORONAPISTE** [...] (de *corona* et *piste*). Piste cyclable aménagée (dans les villes, partic.) lors du déconfinement, afin de favoriser la pratique du vélo, bien adapté à la distanciation physique, et d'éviter ainsi la propagation de l'épidémie de COVID-19. [encycl.] De nombreuses coronapiistes, plébiscitées par les utilisateurs, ont été pérennisées. (*PLI* 2022)

justifie le choix d'entrer un mot dans le dictionnaire simultanément à sa création dans l'usage en inscrivant cette nouvelle réalité dans une dimension qui dépasse la période de la pandémie.

Les prochains millésimes révéleront le devenir de ces mots et des réalités qu'ils dénomment. Si certains de ces mots et sens nouveaux sortent de l'usage, ils resteront alors de simples témoins d'une époque révolue.

## Bibliographie

- CERQUIGLINI, B. (2021). « Des mots contre les maux. Comment la langue française a triomphé de la crise », *Le Petit Larousse illustré*. Paris : Larousse.
- DI GIROLAMO, F. (2020). *Paris Lockdown. 100 photographies inédites de Paris pendant le confinement*. Paris : Kong Factory et Éditions Stf.
- Le Petit Larousse illustré 2021* (2020). Paris : Larousse.
- Le Petit Larousse illustré 2022* (2021). Paris : Larousse.
- Le Petit Robert 2022* (2021). Paris : Le Robert.
- MATORÉ, G. (1953). *La Méthode en lexicologie*. Paris : Didier.
- MUXEL, A. (2021). *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime*. Paris : Odile Jacob.
- STEUCKARDT, A. (2008). L'emprunt, un événement linguistique, *Neologica*. Paris : Classiques Garnier, pp. 9-17.

## Notice biobibliographique

Christine Jacquet-Pfau a été maître de conférences au Collège de France (Paris). Elle est membre du laboratoire « Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires » à CY Cergy Université Paris. Ses travaux et publications portent sur la néologie, les emprunts, les dictionnaires et le xix<sup>e</sup> siècle (notamment les encyclopédies). Directrice de la collection « La Lexicothèque » aux éditions Lambert-Lucas (Limoges), elle est également codirectrice de la revue *Cahiers de lexicologie* et fait partie de plusieurs comités de lecture de revues, dont celui de *Neologica*.

Elle a notamment publié, avec J.-F. Sablayrolles, *La Fabrique des mots français* (Limoges : Lambert-Lucas, 2016), avec A. Napieralski et J.-F. Sablayrolles, *Emprunts néologiques et équivalents autochtones : Études interlangues* (Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2018), et a dirigé *La vulgarisation dans les dictionnaires et encyclopédies*, n° 57 de *La Linguistique* (Paris : Presses Universitaires de France, 2020).